

Du phénomène de perversion dans la pathologie transcendantale de Marc Richir

Tetsuo SAWADA

University of Toyama

Introduction. Le phénomène de perversion¹

Le phénomène de « perversion » occupe une position bien particulière dans les domaines psychopathologique et psychanalytique. Selon la théorie psychanalytique de Sigmund Freud, le rêve a pour effet de libérer les désirs refoulés pendant la journée. Comme en témoigne un patient fétichiste de la fourrure analysé par le psychiatre Medard Boss², les personnages et les scènes peuplant *ses rêves* ont au contraire pour fonction de refouler les actes pervers commis au cours de la journée. En effet, au lieu d'être refoulés au tréfonds de l'inconscient, la plupart des vécus du pervers se manifestent dans sa vie actuelle en prenant des formes anormales ou immorales telles que le fétichisme, le voyeurisme, l'exhibitionnisme, le sadomasochisme, etc. Freud a raison d'affirmer en ce sens que « la névrose est pour ainsi dire le négatif de la perversion »³. Tandis que dans le cas névrotique le désir et la « sexualité anormale »⁴ sont d'abord refoulés et s'expriment ensuite symboliquement sous la forme de symptômes somatiques⁵ — comme chez Dora, patiente hystérique de Freud —, dans

¹ Le présent travail est une version remaniée du texte exposé le 30 mars 2013 à l'Université de Kyoto lors du colloque intermédiaire dans le cadre de l'Association des Sociétés Philosophiques de Langue Française (ASPLF) en collaboration avec la Société franco-japonaise de philosophie. Nous tenons à exprimer ici notre profonde reconnaissance à Monsieur Jean Leclercq (Université de Catholique de Louvain) et à Yasuhiko Sugimura (Kyoto University) qui, chaleureusement, nous ont proposé leur aide afin de mettre à jour notre travail.

² « Von seinen Fetischen dagegen träumte er interessanterweise nie, hatte sie offensichtlich im Traume nicht nötig. Regelmässig waren jedoch solche Inzestträume gefolgt von schaurigen Gerichtsszenen, einmal zur Vierteilung, einmal zu einer gewaltsamen Beschneidung an seinem Glied » (Medard Boss, *Sinn und Gehalt der sexuellen Perversionen. Ein daseinsanalytischer Beitrag zur Psychopathologie der Phänomene der Liebe*, Bern/Stuttgart, Hans Huber, 1966, p. 53).

³ Sigmund Freud, « Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie », dans *Gesammelte Werke*, vol. V : *Werke aus den Jahren 1904-1905*, London, S. Fischer, [1905] 1942, p. 65 ; tr. fr. par P. Cotet et F. Roxand-Galais, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, dans *Œuvres complètes*, vol. VI, Paris, PUF, 2006, p. 99.

⁴ *Ibid.*

⁵ « Cette toux [...] était en outre une imitation de son père atteint d'une affection pulmonaire et pouvait exprimer la compassion et l'inquiétude qu'elle ressentait sans doute à son égard » (Sig-

le cas du pervers ils sont transposés immédiatement en des actes pervers de manière à ce que le patient éprouve moins de symptômes somatiques que de satisfaction ou de plaisir¹. C'est pourquoi les actes pervers sont *réellement* vécus dans sa conscience : la perversion est un phénomène foncièrement *conscient et corporel*.

Or, si la phénoménologie est définie comme l'analyse de la structure des vécus de la conscience intentionnelle, il s'avère nécessaire d'analyser phénoménologiquement cette structure de la perversité au lieu de se contenter d'étudier la conscience dite saine ou normale. Pour aborder cette question, nous avons recours au texte de Marc Richir intitulé *Phantasia, imagination, affectivité*², car il y tente de dégager la structure de la conscience du pervers³ d'une façon tout à fait innovante.

László Tengelyi et Hans-Dieter Gondek abordent d'une façon très convaincante l'approche richirienne des phénomènes pathologiques⁴. Ces deux auteurs montrent à juste titre que l'approche richirienne des phénomènes pathologiques nous permet d'étudier en détail les phénomènes auxquels la phénoménologie husserlienne ne s'était jamais attaquée, tels que la décomposition du corps vivant (*Phantomleib*), la perte de la concrétude (« *Leibhaftigkeit* en sécession ») et le « trauma ». Il nous semble que la tâche à accomplir dans la suite de ce travail remarquable est bien celle de préciser la structure des vécus des psychopathes selon leurs types et leurs symptômes. Notre article vise en ce sens à mesurer la portée phénoménologique et l'horizon philosophique du phénomène de perversion.

1/ Structure intentionnelle de la conscience perverse

1/ La perversion et la névrose selon la pathologie transcendante

Du point de vue nosologique, on l'a déjà vu, la perversion doit se distinguer rigoureusement de la névrose. Richir reprend cette distinction dans une perspective phénoménologique :

1/ D'une part, entre les affects que je peux *réellement* éprouver ou vivre et une scène qui n'est cependant qu'imaginée, et imaginée actuellement par le Moi.

2/ D'autre part, entre les affects que je ne puis que quasi-vivre ou quasi-éprouver comme ceux d'un moi et d'un autrui fictifs et ce quasi-autrui cependant figuré, au

mund Freud, « Bruchstück einer Hysterie-Analyse », dans *Gesammelte Werke*, vol. V : *Werke aus den Jahren 1904-1905*, op cit., p. 245 ; tr. fr. par M. Bonaparte et R.M. Lœwenstein, « Fragment d'une analyse d'hystérie » (1928), dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, [1954] 1992, p. 60-61).

¹ Gérard Bonnet en dit à juste titre : « Le système pulsionnel qui organise la perversion opère, dans la plupart des cas sans symptôme grave apparent, par l'entremise de pratiques sexuelles plus ou moins discrètes et qui informent l'existence » (Gérard Bonnet, *Les perversions sexuelles*, Paris, PUF (coll. « Que sais-je ? »), [1983] 2011, p. 45).

² Marc Richir, *Phantasia, imagination, affectivité. Phénoménologie et anthropologie phénoménologique*, Grenoble, Jérôme Millon (coll. « Krisis »), 2004.

³ *Ibid.*, p. 35-46, p. 306-317 et p. 365-368.

⁴ László Tengelyi et Hans-Dieter Gondek, *Neue Phänomenologie in Frankreich*, Berlin, Suhrkamp, 2011, p. 290-291.

moins initialement, comme un objet de l'imagination avec des significativités affectives¹.

Selon la définition de Richir, le premier cas correspond à la perversion alors que le second renvoie quant à lui à la névrose². Dans les deux cas, le moi se trouve d'abord affecté par divers paysages ou scènes dans le monde. Ensuite, dans le premier cas (la perversion), ces affections sont réellement éprouvées par le sujet avec une intensité telle que leur modalité reste dans la réalité. Ceci étant, loin de provenir de la réalité, la scène qui affecte sa conscience n'est qu'imaginée par lui. C'est pourquoi l'objet visé par sa conscience dans cette « affection » particulière doit prendre une forme anormale — ou fétiche — même si sa subjectivité et sa modalité se trouvent entièrement dans la réalité.

Du point de vue phénoménologique, la distinction richirienne met au jour le caractère spécifique de l'« affection » telle qu'elle est vécue par le sujet pervers. C'est en opposition avec l'affection husserlienne que l'on peut mieux cerner l'« affection » propre à la perversité. Selon Husserl³, l'affectivité indique le moment hylétique de la conscience qui est affectée selon une certaine passivité. Etant poussé par les « forces affectives (*affektive Kräfte*) »⁴, le sujet commence à accorder de l'« attention (*Aufmerksamkeit*) »⁵ à la chose externe qui l'affecte en établissant avec elle une relation intentionnelle. Par contre, dans le cas du pervers, ses vécus sont assumés d'une façon tellement consciente qu'ils ne peuvent être concrétisés dans le cadre intentionnel de l'attention (*Aufmerksamkeit*). Les vécus du pervers ont beau provoquer des pensées fantasmagoriques ou aberrantes, toujours est-il qu'il traduit immédiatement ces dernières en des activités anormales dont les formes s'avèrent incompréhensibles pour le sujet soi-disant normal.

Pour sa part, chez le névrosé la modalité du moi affecté est elle-même déplacée dans le monde imaginaire. Ses désirs sont refoulés dans l'inconscient et ne peuvent être réalisés que sous la forme de symptômes somatiques. Tandis que l'affection qui est en jeu chez le névrosé met en œuvre le passage de la réalité à l'imaginaire ainsi que la manifestation inconsciente de symptômes somatiques, chez le pervers l'affection opère entièrement dans la réalité : loin des souffrances somatiques, le pervers éprouve les manifestations tout à fait conscientes de ses perversités.

Ces deux cas mis en contraste par Richir renvoient à la manière particulière dont le sujet se rapporte à l'affectivité particulière devenue désormais anormale. En ren-

¹ Marc Richir, *Phantasia, imagination, affectivité*, *op. cit.*, p. 35. Nous soulignons.

² *Ibid.*

³ Edmund Husserl, *Analysen zur passiven Synthesis. Aus Vorlesungs- und Forschungsmanuskripten (1918-1926)*, dans *Husserliana*, vol. XI, M. Fleischer (éd.), Dordrecht/Boston/London, Kluwer Academic Publishers, 1966, § 32 ; tr. fr. par B. Bégout et J. Kessler avec la collaboration de N. Depraz et de M. Richir, *De la synthèse passive*, Grenoble, Jérôme Millon (coll. « Krisis »), 1998.

⁴ *Ibid.*, p. 152 ; tr. fr., p. 220.

⁵ *Ibid.*, p. 153 ; tr. fr., p. 221.

versant la formule freudienne selon laquelle « l'homme peut être "malade de sa sexualité" »¹, Richir déclare que « l'homme est peut-être aussi "malade de son imagination", de l'excès de la "vision" sur l'affectivité ou tout aussi bien, réciproquement, de l'excès de l'affectivité sur la "vision" »². Le pervers est en effet capable d'appréhender ce qui l'affecte dans la réalité. Sa « vision » s'y précipite sans avoir besoin pour autant d'y faire attention ni de le concrétiser dans un cadre intentionnel. C'est pourquoi elle se trouve en excès sur l'affectivité. En revanche, les symptômes somatiques du névrosé l'amènent à se transposer lui-même dans l'imaginaire. L'accès de toux de Dora en est un exemple dans la mesure où il représente le désir qui la noue à son père³. On pourrait dire que l'affectivité a ici pour fonction de modifier la modalité de l'être du névrosé, à tel point que sa vision enlève à son acte tout caractère réel : « l'excès de l'affectivité sur la "vision" ».

En mettant ainsi le phénomène de perversion en rapport avec la névrose, Richir tente moins d'insister sur la classification nosographique des deux phénomènes que de dégager phénoménologiquement la possibilité d'une affectivité devenue anormale. Une telle affectivité est définie par lui comme l'enchaînement linéaire des « affects »⁴. La tâche consistant à analyser les phénomènes pathologiques dans un cadre phénoménologique implique de s'attaquer aux « pathologies transcendantales de l'affectivité et de l'imaginaire »⁵.

2/ L'objet-image isolé

Afin de clarifier la structure intentionnelle de la conscience du pervers, Richir se réfère à la théorie husserlienne de la « conscience d'image (*Bildbewusstsein*) ». Selon Husserl, la conscience d'image chez le sujet qui apprécie par exemple une peinture se déroule en trois moments. Dans un premier temps, celui de l'« image physique (*physisches Bild*) »⁶, les composantes matérielles du tableau (la toile, le papier, les couleurs) sont généralisées. Dans un deuxième temps (le plus important pour Ri-

¹ Marc Richir, *Phantasia, imagination, affectivité*, op. cit., p. 45.

² *Ibid.*, p. 46. Nous soulignons.

³ Sigmund Freud, « Bruchstück einer Hysterie-Analyse », dans *Gesammelte Werke*, vol. V : *Werke aus den Jahren 1904-1905*, op. cit., p. 245 ; tr. fr., p. 60-61.

⁴ Marc Richir, *Phantasia, imagination, affectivité*, op. cit., p. 311. Dans un article intitulé « Sublime et pseudo-sublime » (*Annales de Phénoménologie*, numéro 9, 2010, p. 7-31), Richir définit les « affects » comme « "passion" ou *pathè*, seulement sentis ("somatiquement" du côté hystérique, seulement ressentis du côté pervers, tout simplement ou absolument subis passivement dans les psychoses, au sein d'une *Leibhaftigkeit* désormais entrée en sécession plus ou moins complète) » (*Ibid.*, p. 14).

⁵ Marc Richir, *Phantasia, imagination, affectivité*, op. cit., p. 35.

⁶ Edmund Husserl, *Phantasie, Bildbewußtsein, Erinnerung. Zur Phänomenologie der anschaulichen Vergegenwärtigungen. Texte aus dem Nachlaß (1898-1925)*, dans *Husserliana*, vol. XXIII, E. Marbach (éd.), Dordrecht/Boston/London, Kluwer Academic Publishers, 1980, p. 19; tr. fr. par R. Kassis et J.-F. Pestureau, révisé par J.-F. Pestureau et M. Richir, *Phantasia, conscience d'image, souvenir*, Grenoble, Jérôme Millon (coll. « Krisis »), 2002, p. 64.

chir, celui de l'« objet-image »¹, l'image qui « flotte » devant le regard reste seulement « apparaissante »² (*erscheinendes Bildobjekt*) avant de s'intégrer à l'apparition objectale à laquelle se rapporte l'intentionnalité de la conscience³. Dans un troisième temps, défini par Husserl comme « sujet-image », le caractère indéterminé de l'« objet-image » est thématisé. Le sujet met en intuition (*Veranschaulichen*)⁴ la valeur et le sens de l'image, jusqu'ici flottante et instable (l'« objet-image »). Certaines figures déterminées permettent dès lors à l'objet-image d'être « représenté »⁵ (*repräsentiert*).

Plutôt que dans le champ psychopathologique, la conscience d'image husserlienne ainsi reprise par Richir s'inscrit dans la conscience esthétique. En mettant en avant notamment l'« objet-image », il accorde un statut bien particulier voire anormal au moment pervers :

Or, à cette “doubleure” [l'intentionnalité divisée entre le caractère réel et le fantomatique] dans l'inaccomplissement de la visée de significativité [...] ne peut correspondre, du point de vue noématique, que quelque chose de “fantomatique” (et d'inaccompli comme tel) à même l'objet figuré en imagination : ce quelque chose ne peut donc jouer, quoiqu'il soit non figuré comme tel, que dans le *Bildobjekt* ou l'“apparence perceptive” [...] en son absence de figuration intuitive⁶.

Au moment pervers, le moi se précipite vers ce qui l'affecte sans avoir besoin de le viser à l'intérieur de sa conscience : il s'agit bien de l'« inaccomplissement de la visée de significativité ». Son intention ne vise rien ; elle vise en tout cas, plus exactement, « quelque chose de fantomatique ». Dans les termes de la lecture par Richir de cette théorie husserlienne, l'« objet-image » seulement apparaissant (« non positionnel »)⁷ n'est plus concrétisé ni représenté par le « sujet-image » ; étranger à toute thématization, il ne constitue pour le pervers qu'une image flottante « sans *Bildsujet* »⁸.

Cette situation paradoxale tient au fait que, au niveau de la conscience d'image, le moi excessivement affecté dans la perversion s'efforce de viser une image flottante et instable (« apparence perceptive ») comme si elle existait *réellement* pour lui et pouvait lui donner le motif de son action. L'acte propre au pervers *court-circuite* ainsi à la fois l'instance du « sujet-image », la concrétisation de l'« objet-image » et l'intuition (l'« absence de figure intuitive »). C'est pourquoi il est capable de trans-

¹ *Ibid.*, p. 19 ; tr. fr., p. 63.

² *Ibid.*

³ C'est pour cela que Husserl souligne le caractère moins objectal ou intentionnel de l'« objet-image » : « L'objet apparaissant [à savoir, l'« objet-image »] n'a justement pas valeur d'objet pour soi, mais en tant que représentant d'un autre, pareil ou semblable à lui » (*Ibid.*, p. 20 ; tr. fr., p. 65).

⁴ *Ibid.*, p. 31 ; tr. fr., p. 73.

⁵ *Ibid.*, p. 19 ; tr. fr., p. 64.

⁶ Marc Richir, *Phantasia, imagination, affectivité*, *op. cit.*, p. 36.

⁷ *Ibid.*, p. 42.

⁸ *Ibid.*, p. 33.

former en divers comportements les images qui lui viennent à l'esprit (l'« objet-image »), même si elles étaient *de facto* produites par des pensées perverses. Par conséquent, les comportements du pervers ainsi réalisés prennent des formes anormales et immorales. L'« objet-image » qui n'est plus concrétisé constitue l'un des pôles de ce que Richir appelle la « pathologie transcendante de l'imaginaire ».

3/L'habillage

Puisqu'il n'a pas besoin de les refouler dans l'inconscient ni de les concrétiser dans un cadre intentionnel (celui par exemple de la conscience d'image), le pervers vit *réellement* ses affects et ses images. En ce sens, on pourrait considérer que sa vie s'attache à la réalité d'une façon plus « cohérente » par rapport à la vie du sujet soi-disant normal¹. En effet, tandis que ce dernier appréhende ses pensées perverses par l'intermédiaire de l'intuition et les abandonne au nom de la morale ou de la loi, le pervers les assume dans leur caractère réel, ce qui le conduit à des comportements anormaux. Il choisit comme fondement de sa vie des objets curieux voire incompréhensibles aux yeux du sujet normal : la « fourrure » pour un fétichiste, les « excréments » pour un scatophile, la monnaie pour un kleptomane².

L'approche richirienne nous permet de mieux saisir les éléments morbides dont le processus de figuration des perversités est composé :

Cette figuration symbolique dans le *Bildobjekt* ou l'« apparence perceptive », figuration où le figuré, relevant de la significativité non accomplie, est obstinément *absent*, est ce que nous appelons l'« habillage » de l'objet ou de la scène imaginée. Cet « habillage » [...] fait paraître l'objet imaginé autrement qu'il ne paraîtrait en l'absence d'affect, sans que, pour autant, rien ne soit changé dans sa figuration intuitive³.

L'« objet-image » isolé n'est qu'une « apparence perceptive » dont le caractère et le sens ne sont plus thématiques à l'intérieur de la conscience du sujet pervers. Loin de faire partie du néant, l'« objet-image » s'inscrit dans la figuration des activités perverses. Cette figuration renvoie à la situation paradoxale du phénomène de perversion. En effet, l'objet-image (« apparence perceptive ») a beau être affranchi de la concrétisation propre au sujet-image, il n'en demeure pas moins que l'intention de la conscience du sujet tente d'en viser le sens — « quelque chose de fantomatique » *de facto*. Cette tentative visant la figuration du sens de l'objet-image est toutefois vouée à l'échec à partir du moment où la thématisation de ce dernier n'a pas lieu : la « significativité » n'est pas accomplie. Le sujet étant fasciné par ce qui ne peut être

¹ La modalité d'être du sujet qui ne peut plus mesurer la distance au monde est décrite par Kurt Goldstein comme « vécu de cohérence (*Kohärenzerlebnis*) » (Kurt Goldstein, « Über Farbennamensnämiesie », dans *Selected Papers/Ausgewählte Schriften*, Den Haag, Martinus Nijhoff (coll. « Phänomenologica »), [1924] 1971, p. 83).

² Medard Boss, *Sinn und Gehalt der sexuellen Perversionen*, *op. cit.*, p. 49-74.

³ Marc Richir, *Phantasia, imagination, affectivité*, *op. cit.*, p. 36.

thématisé par sa conscience, ses activités deviennent anormales voire perverses. C'est pourquoi d'après Richir cette figuration paradoxale n'est pas effective mais « symbolique ».

La manière dont le pervers assume ses pensées perverses relève selon Richir de l'« habillage » : le pervers est marqué par la prédilection d'objets particuliers (la « fourrure », les « excréments », la « monnaie », etc.). Ce processus a lieu, on l'a déjà vu, sans que l'acte se déplace du réel à l'imaginaire : « ce n'est pas proprement la scène imaginée qui est “vue”, mais son “habillage” qui livre des points d'accroc [...] à l'affectivité »¹. Autant dans l'affectivité husserlienne la conscience du moi s'oriente vers l'objet visé, autant dans le cas du pervers son attention (*Aufmerksamkeit*) se précipite vers la prise de possession *de force* d'objets auxquels l'intention de sa conscience ne peut pas se rapporter. Dans la mesure où ils dépassent le passage du moment affectif au rapport intentionnel, les actes du pervers se trouvent, de par cette prise de possession *de force*, embaumés (« habillés ») de perversité.

2/ Vie et institution du Moi en *Spaltung*

1/ *Le Moi en clivage*

Puisque la conscience du pervers ne concrétise pas ce qui l'affecte mais le traduit de façon « habillée » en des comportements anormaux, on pourrait considérer que sa modalité d'être ainsi que celle de ses comportements corporels perdent leur vivacité et leur concrétude. En revanche, loin de réduire cette discussion aux versants négatifs de la perversion, Richir approfondit, dans la troisième section de son ouvrage², la modalité d'être *spécifique* voire positive de la subjectivité devenue perverse.

Pour clarifier la spécificité de l'être pervers, il décrit d'abord le phénomène de clivage (*Spaltung*) dont le concept remonte à la terminologie freudienne. Dans son « Abrégé de psychanalyse »³, Freud associe la mise en « clivage » du Moi au refus par l'enfant de l'absence de pénis chez sa mère. Ne pouvant pas abandonner ce refus, l'enfant projette son désir de pénis maternel dans d'autres parties du corps ou sur des objets externes⁴. Son attitude est dès lors partagée (*gespaltet*) entre la « néga-

¹ *Ibid.*, p. 37.

² *Ibid.*, p. 306-317, p. 365-368.

³ Sigmund Freud, « Abriss der Psychoanalyse », in *Gesammelte Werke*, vol. XVII, Frankfurt a.M., Fischer, [1940] 1978, p. 63-138 ; tr. fr. par F. Kahn et F. Robert, « Abrégé de psychanalyse », dans *Œuvres complètes*, vol. XX, Paris, PUF, 2010, p. 225-306.

⁴ « La perception déniée n'est pourtant pas restée non plus totalement sans influence, car il [le patient] n'a quand même pas le courage d'affirmer qu'il a effectivement vu le pénis. Mais il se saisit de quelque chose d'autre, une partie du corps ou un objet, et lui confère le rôle du pénis, dont il ne veut pas constater l'absence » (*Ibid.*, p. 133 ; tr. fr., p. 301).

tion » de l'absence de pénis et sa « reconnaissance »¹ par le biais de la substitution. Les objets fétiches sont engendrés dans ce « processus primaire »² sous la forme d'un « compromis »³. Richir aborde phénoménologiquement ce moment du « compromis » :

La *Spaltung* ne passe plus entre le *Phantomleib* et *Leibkörper* sans autrui “attiré” par le pseudo-primordial, mais entre *Leibkörper* sans autrui, pour ainsi dire “habité” d'emblée par le *Phantomleib* (et ce dans l'institution phallique du désir), et le *Leibkörper* avec autrui institué par la *Stiftung* intersubjective — ce que la psychanalyse a appelé le “clivage” du Moi. La vie du pervers peut continuer à être normale, à l'exception de sa vie sexuelle qui, elle, est pathologique — certes, à des degrés divers, selon l'envahissement plus ou moins grand de la vie normale par la vie sexuelle. Le pervers mène donc, dans la *Spaltung*, une double vie, à deux sortes de vécus, avec ceci que la vie et les vécus sexuels sont *solipsistes*⁴.

Selon Richir, au lieu d'être perdus, la vie et les vécus du pervers sont mis en « clivage » (*Spaltung*) entre sa « vie normale » et sa « vie sexuelle ». D'un côté, sur le plan de la vie normale, la subjectivité du patient est vécue de façon plus ou moins normale, à l'instar du patient scatologique de Boss dont l'attitude dépressive ne l'empêche pas de s'occuper aussi bien de son propre métier que de sa vie sociale⁵ : sa subjectivité parvient à s'inscrire dans la « *Stiftung* intersubjective ». De l'autre côté, la *Spaltung* de la vie du moi surgit lorsque sa vie sexuelle envahit sa vie normale. Les différentes parties du corps (*Leibkörper*) d'autrui ainsi que les objets externes perçus par le patient sont désormais transformés en des fétiches qui l'excitent et qui deviennent ses objets sexuels préférés : « Là, donc, le *Leibkörper* de l'autre n'est pas le *Leibkörper* d'autrui, mais un “objet” destiné à la satisfaction du désir »⁶. La *Spaltung* ainsi relue par Richir a pour effet non seulement de diviser le caractère identique de la vie du sujet mais aussi la relation qu'il entretient avec les choses et les êtres qui l'entourent.

¹ « D'une part ils [fétichistes] déniaient le fait de leur perception — ils n'ont pas vu de pénis à l'organe génital féminin —, d'autre part ils reconnaissent l'absence de pénis de la femme et en tirent les conclusions exactes » (*Ibid.*).

² Sigmund Freud, « Fetischismus », dans *Gesammelte Werke*, vol. XIV, Frankfurt a.M., Fischer, [1927] 1976, p. 313 ; tr. fr. par R. Lainé, « Fétichisme », dans *Œuvres complètes*, vol. XVIII, Paris, PUF, 1994, p. 127.

³ « Il n'est pas exact que l'enfant, après son observation sur la femme, ait sauvé sans modification sa croyance au phallus de la femme. Il l'a conservée, mais également abandonnée ; dans le conflit entre le poids de la perception non souhaitées et la force du contre-souhait, il est arrivé à un compromis, tel qu'il n'en est de possible que sous la domination des lois de pensée inconscientes — celle des processus primaires » (Sigmund Freud, « Abriss der Psychoanalyse », art. cit., p. 134 ; tr. fr., p. 301).

⁴ Marc Richir, *Phantasia, imagination, affectivité*, op. cit., p. 365.

⁵ Medard Boss, *Sinn und Gehalt der sexuellen Perversionen*, op. cit., p. 63.

⁶ Marc Richir, *Phantasia, imagination, affectivité*, op. cit., p. 308.

Au fur et à mesure que les parties du corps d'autrui sont transformées en fétiches, la modalité du moi s'éloigne de la *Stiftung* intersubjective et glisse vers le solipsisme. Le corps vivant (*Leib*) du pervers qui fondait son acte perceptif dans la vie saine se voit défiguré en *Phantomleib* au stade de la vie sexuelle. Il s'agit d'un certain corps vivant dont la vivacité et la créativité sont dissipées (« atmosphérisées »)¹ dans la mesure où le sujet n'y est plus à même de renouveler ses comportements et s'adonne à ses propres préférences. L'approche richirienne tâche donc moins d'aborder l'aspect psychologique du « clivage » — « négation » et « reconnaissance » — que de mettre en lumière la possibilité inhérente au sujet — et à sa relation avec autrui — de se modifier au sein de la *Spaltung*.

2/ L'institution phallique

Pour aborder la façon dont l'« institution » — « *Stiftung* intersubjective » — de la vie du sujet dans la perversion change de nature lors du clivage, il faut préciser tout d'abord le sens phénoménologique de l'« institution ». Loin de renvoyer à une organisation sociopolitique particulière, l'institution constitue d'après Husserl la condition nécessaire pour l'interrogation philosophique et donc pour la genèse de la connaissance humaine :

À partir de ce que nous savons, à partir de notre géométrie, c'est-à-dire de ses formes anciennes et transmises (telle la géométrie euclidienne), une question en retour (*Rückfrage*) est possible sur les commencements originaires et engloutis de la géométrie tels qu'ils doivent nécessairement avoir été, en tant que « proto-instituant (*urstiftend*) »².

L'homme s'interroge sur l'origine et sur les fondateurs de la géométrie (Euclide, Pythagore, Apollonios de Perga) même si la connaissance individuelle ne peut ni les saisir ni les épuiser. La possibilité même de s'interroger (par *Rückfrage*) permet à l'homme d'accéder à la « formation de sens (*Sinnbildung*) »³ de ce sur quoi il s'interroge afin de transmettre le sens ainsi figuré (*Sinngebilde*) à la génération suivante. Dans la mesure où il est institué par l'interrogation sur l'origine inépuisable du savoir humain, l'« horizon d'humanité »⁴ — composé d'expériences passées et à venir relevant à la fois du moi et d'autrui — peut être ouvert dans l'activité d'un sujet désormais capable de s'approcher d'autrui avec une certaine vivacité. La commu-

¹ *Ibid.*, p. 36.

² Edmund Husserl, « Die Frage nach dem Ursprung der Geometrie als intentional-historisches Problem », dans *Husserliana*, vol. VI : *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und transzendente Phänomenologie*, W. Biemel (éd.), Den Haag, Martinus Nijhoff, [1939] 1962, p. 366 ; cit. dans Jacques Derrida, « L'origine de la géométrie », Paris, PUF (coll. « Épiméthée »), [1962] 1974, p. 175. La traduction française a été légèrement modifiée.

³ *Ibid.*, p. 367 ; tr. fr., p. 178.

⁴ *Ibid.*, p. 369 ; tr. fr., p. 178.

nauté intersubjective (« communauté de langage » ou *Sprachgemeinschaft*)¹ fonde ainsi la société humaine.

Étant donné que les activités du pervers sont tellement anormales, il ne serait pas question de transmettre leur sens à son entourage ou aux générations suivantes. C'est pourquoi la vie du pervers s'éloignerait du moment instituant. Ceci étant, au lieu de mettre en avant la nature apparemment non-instituée de la perversité, l'approche richirienne insiste sur *le changement de nature du moment instituant* opéré dans la vie du pervers. C'est l'« institution symbolique du désir » ou « institution phallique » qui caractérise d'après Richir l'« institution » propre à la vie du pervers :

S'il est juste de dire, comme Freud, que le "choix" du fétiche, affecté d'une irréductible contingence, procède en fait du processus primaire — c'est-à-dire d'associations déjà symboliquement codées par l'institution phallique de quelque chose du *Leibkörper*, et chez le "sujet", le plus généralement masculin, il est vrai que c'est son "pénis" en tant que lieu d'excitation par sa capacité d'érection —, il faut lui opposer le fait que la "perception fétichiste" est bien celle que la femme (la mère) a (voire même, éventuellement et à l'extrême, *est*) le phallus [...]. Ou encore, c'est l'érection, certes fantomatique ou imminente, dans et pour le *Phantomleib* atmosphérisé tant du côté du "sujet fétichiste" que du côté de son « objet », qui fait le phallus de la femme (et non pas quelque mystérieuse sublimation ou substitution), et le désir qui anime le fantasme du "sujet" n'est rien d'autre que le désir du phallus².

Par rapport à la théorie freudienne de la « négation » ou « déni »³ de l'absence du pénis maternel et du surgissement des objets fétiches dans la « reconnaissance », Richir souligne la fonction du « phallus » dans la perversion. Le surgissement du fétiche renvoie moins à la « sublimation » ou « substitution » du pénis maternel qu'au moment instituant de la vie du sujet *pervers*. C'est en ce sens que Richir privilégie le terme « phallus » au détriment de « pénis ». À partir du moment où le désir de la présence du pénis maternel apparaît chez l'adolescent sous divers fétiches, la présence d'objets imaginaires commence à déterminer la vie du sujet. Le pénis — attribut impossible de la mère — devient « phallus de la mère »⁴.

Ce « phallus » institue désormais symboliquement l'activité du sujet. Le statut du comportement (du *Leibkörper*) du sujet y est « toujours en érection, contrairement au pénis »⁵. Lorsque le sujet est inévitablement excité par des fétiches, il transforme

¹ *Ibid.*

² Marc Richir, *Phantasia, imagination, affectivité, op. cit.*, p. 309.

³ *Ibid.*, p. 308.

⁴ C'est ainsi que Richir considère le référent de l'« angoisse de castration » non pas comme celle du « pénis » mais comme celle du « phallus » : « En revanche est bien en jeu ce que la psychanalyse nomme l'« angoisse de castration », c'est-à-dire l'« angoisse » de la perte, non pas du pénis comme tel mais du phallus, à savoir plus précisément l'« impression » du risque encouru fantasmatiquement de la flaccidité permanente, de l'*impuissance*, précisément, en raison du caractère fantôme de l'érection phallique féminine » (*Ibid.*, p. 310).

⁵ *Ibid.*, p. 309.

le corps et le comportement vivant (*Leibkörper*) d'autrui (la mère à l'enfance, les personnages ou les objets partiels à l'adolescence) en des moyens d'excitation.

Par ailleurs, les comportements du sujet fondés sur le *Phantomleib* sont nivelés par le passage incessant du « surgissement » du moment d'érection à son « évanouissement »¹ : « une érection ne peut être suscitée que par une autre érection »². Au lieu de transmettre à la génération suivante le sens inépuisable sur lequel le sujet s'interroge (l'« institution » au sens husserlien), les activités du pervers sont rythmées par la répétition de l'érection (le « désir », selon la terminologie richirienne). Dans une telle « institution phallique »³, ces activités sont codées d'une façon *monotone*, à savoir la répétition de l'érection et de son évanouissement. La perversité du sujet constitue dès lors le caractère même de ses comportements.

L'« institution phallique » correspond à une forme d'« institution » qui détermine à nouveau — quoique de façon uniforme — la vie du sujet. En conséquence, *la vie, les activités et la présence du pervers ne sont de facto ni anormales ni dissociées de l'institution au sens phénoménologique. Mais cette institution change elle-même sa nature d'une façon si radicale que les activités du sujet tombent dans une certaine uniformité.*

3/ La créativité du *Phantasialeib* au moment pervers

a) La créativité du *Phantasialeib*

Le pervers — notamment le fétichiste — transforme les parties du corps d'autrui ou des objets en des moyens d'excitation. En ce sens, ses activités se trouvent instituées dans une certaine uniformité en vertu de laquelle le pervers ne s'attache plus au corps vivant d'autrui mais à certaines de ses parties. Ceci étant, force est de constater que, malgré la réduction de sa vie à la dimension sexuelle, le pervers tente de *figurer* de force — ou d'« habiller » — ses objets fétiches sans être incliné vers l'imaginaire pour autant. Il faut donc reconnaître dans son comportement une certaine créativité quoiqu'elle entraîne des conséquences morbides. Pour bien cerner cette dimension résiduelle et figurative de la vie du pervers, il convient d'aborder la théorie richirienne du « *Phantasialeib* »⁴.

¹ *Ibid.*, p. 310.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 309.

⁴ Notre discussion se borne à expliquer de façon brève l'approche richirienne de la *phantasia*. Pour aborder cette problématique plus profondément, on ne pourrait manquer de se référer aux travaux d'Alexander Schnell et de Yasuhiko Murakami. Le travail bien détaillé de Schnell souligne à juste titre la portée méthodique de la *phantasia* dans la phénoménologie richirienne (cf. Alexander Schnell, *Le sens se faisant. Marc Richir et la refondation de la phénoménologie transcendantale*, préface de Guy van Kerckhoven, Bruxelles, Ousia, 2011). L'article de Murakami précise de façon compréhensible la mise en jeu de la *phantasia* dans la scène thérapeutique (cf. Yasuhiko Murakami, « De la télépathie transcendantale. La communication et la créativité selon Winnicott », *Annales de Phénoménologie*, numéro 9, 2010, p. 83-95).

Tel qu'il est présenté par Richir, le concept de « *Phantasieleib* » traduit l'aspect créatif du corps vivant. Husserl distingue deux types de corps : le corps en tant que matière (*Körper*) et le corps vivant (*Leib*). Lorsque le sujet voit ou touche des choses externes, sa sensation reste externe dans la mesure où elle fait partie intégrante des choses externes vues ou touchées. Or, il ressent aussi *le fait même* que les parties de son propre corps éprouvent des expériences visuelles ou tactiles. Sa sensation devenue « impression sensible (*Empfindnis*) »¹ retourne alors sur son propre corps. Le corps conçu comme une extension ou une chose (*Körper*) parmi les choses du monde devient un corps sentant : « corps vivant (*Leib*) ». Le comportement, le geste et la mimique figurés par le sujet lui-même sont désormais à même d'exprimer l'intériorité de sa vie, autrement dit, ils s'inscrivent dans un « corps de chair (*Leibkörper*) »² grâce auquel les comportements du sujet s'organisent spontanément dans sa propre vie.

C'est pour souligner voire développer la dimension créative du corps vivant husserlien que Richir élabore le concept de « *Phantasieleib* », à savoir un certain corps vivant qui se constitue au sein du libre jeu des *phantasiai*. Husserl s'y réfère lorsqu'il est question de l'expérience du public au théâtre³. Lorsque la représentation est parfaite, le comédien est « perçu (*perzipiert*) »⁴ comme le personnage même (« Richard III » en l'occurrence) grâce au libre jeu des *phantasiai* :

Celui-ci [*i.e.* le jeu], du côté du comédien, est — précise Richir dans ce contexte — un faire comme-si, mis en action par son corps vivant, et du côté du spectateur, il est un voir comme-si, comme si l'action en *mimèsis* (non spéculaire, active et du dedans) se déroulait comme la répétition de l'action réelle, ici et maintenant, sous ses jeux⁵.

Les *phantasiai* ouvrent l'espace de « jeu » où le corps vivant du public et l'acte de voir (*Leibkörper*) fondé sur son *Leib* (*Phantasieleib*) réussissent à s'approcher de la figure jouée par le comédien. En transformant librement les événements et les expériences (l'acteur, les accessoires) sur la scène en *phantasmata*, le public commence à

¹ Edmund Husserl, *Ideen zu reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie. Zweites Buch : Phänomenologische Untersuchungen zur Konstitution*, dans *Husserliana*, vol. IV, M. Biemel (éd.), Dordrecht/Boston/London, Kluwer Academic Publishers, [1924-1925] 1991, p. 150 ; tr. fr. par É. Escoubas, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologiques pures. Livre second : Recherches phénoménologique pour la constitution*, Paris, PUF (coll. « Épiméthée »), 1982, p. 213.

² *Ibid.*, p. 144 ; tr. fr., p. 206.

³ Edmund Husserl, *Phantasie, Bildwebußtsein, Erinnerung*, *op. cit.*, texte n° 18.

⁴ *Ibid.*, p. 518 ; tr. fr., p. 489. Husserl propose dans ce contexte deux genres de perception : *Wahrnehmung* et *Perzeption*. La première est une perception sensible qui se fait dans le caractère réel et dont la modalité est bien déterminée dans la forme spatio-temporelle. La seconde, qui est en jeu ici, est une perception dont la modalité du sujet se transpose entièrement dans le « monde de *phantasia* (*Phantasiewelt*) ».

⁵ Marc Richir, *Phantasia, imagination, affectivité*, *op. cit.*, p. 502.

« percevoir » des choses « comme si » elles existaient en chair et en os. Aussi bien les sensations réelles visuelles ou tactiles que les expériences débordant le champ sensible — les *phantasiai* — s'étendent sur le corps vivant du sujet transfiguré dès lors en « *Phantasieleib* ». En vertu de ce corps vivant exposé au libre jeu des *phantasiai*, le sujet parvient à s'approcher des choses et des êtres qui lui sont d'ordinaire inaccessibles. Sa gamme d'expériences possibles se voit ainsi élargie dans une nouvelle phase de sa vie.

b) Le *Phantasieleib* dans la perversion

Dans la dernière partie de sa réflexion sur la perversion¹, Richir précise de quelle manière la créativité du *Phantasieleib* subsiste au moment pervers :

On peut donc dire que, dans ce cas [à savoir, la *Spaltung* entre le fantôme d'objet (le phallus), cependant imaginé, et sa significativité], le *Phantomleib* a certes pris possession du *Phantasieleib*, mais en empruntant à celui-ci la capacité de figurer le *Leibkörper* dans l'imagination, non pas comme *Leibkörper* d'un autrui, mais comme celui d'un autre imaginé et rabattu sur la seule dimension de la sexualité — tout au moins de la sexualité dans son institution phallique².

La créativité — « capacité de figurer » — du *Phantasieleib* joue d'après Richir un rôle spécifique dans les activités anormales du pervers. Certes le *Phantasieleib* du sujet pervers est lui-même défiguré en *Phantomleib*, mais ses comportements se servent de (« emprunte ») la créativité du *Phantasieleib* : même au moment pervers, cette créativité contribue à figurer des comportements ou des gestes. C'est pourquoi le pervers parvient à figurer des fétiches et à réaliser des perversités au sein même de la réalité.

Puisque le *Phantasieleib* continue à figurer — « habiller » — des comportements (*Leibkörper*) pervers, cette capacité du pervers à figurer ses comportements pourrait être elle-même mise en clivage (*Spaltung*). Ceci étant, dans la mesure où sa modalité d'être s'inscrit dans l'« institution phallique » où toutes ses activités sont « rabattues » dans ses prédilections, le pervers ne perçoit plus les activités vivantes du *Leibkörper* d'autrui mais les transforme en des moyens d'excitation. Par conséquent, la voie que le *Phantasieleib* se fraie pour lui-même est bloquée du fait que le pervers déforme sa puissance créative en celle de l'« habiller » propre à l'institution phallique. Cette incohérence entre la mise en jeu constante du *Phantasieleib* et le nivellement de ses activités dans l'« institution phallique » fait ressortir, à la phase actuelle, les perversités du sujet.

Cette mise en jeu du *Phantasieleib* dans la vie du pervers permet à Richir de préciser la valeur et la portée anthropologiques du phénomène de perversion :

¹ Marc Richir, « Bref retour à la perversion », dans *Phantasia, imagination, affectivité*, op. cit., p. 365-368.

² *Ibid.*, p. 366. Nous soulignons.

En ce sens, l'énigme de la perversion est que la "convertibilité", par figuration du *Phantomleib* dans la figuration du *Körperleib* qui n'est plus à proprement parler ni celui d'autrui, ni même le mien, s'accompagne de la "convertibilité" de toute une part de la vie et des vécus du moi (déjà institués par la *Stiftung* intersubjective) à la seule dimension de la sexualité, *comme si (avec la même remarque que précédemment sur toute fiction téléologique) cette "convertibilité" double devait protéger contre un envahissement plus fondamental et plus grave du Phantasieleib par le Phantomleib*¹.

Le pervers se sert de la créativité du *Phantasieleib* pour élaborer ses perversités. C'est pourquoi ses comportements peuvent être « convertis » en perversité sous l'effet de l'institution phallique : la « seule dimension sexuelle ». Selon Richir, un tel processus de conversion n'est pas destiné exclusivement à la décomposition de la vie normale. Car la possibilité pour le sujet de devenir pervers a également pour but de le « protéger » contre les conséquences les plus graves et les plus morbides de la situation humaine telles que la psychose, le délire et même la mort, autant d'expériences de l'« effondrement »².

Les aspects positifs du phénomène de perversion, à savoir l'institution phallique et la créativité du *Phantasieleib*, sont en ce sens des produits de la convertibilité en tant que « protection » contre l'effondrement. Compte tenu également des aspects apparemment négatifs — *Bildobjekt* isolé et habillage — de ce phénomène, la situation paradoxale éprouvée par le pervers ne constitue pour lui que sa propre manière — un espoir en quelque sorte désespérant — de faire face à la crise provoquée par l'effondrement de sa subjectivité.

Conclusion

Dans le domaine psychopathologique, le phénomène de perversion a été souvent abordé à partir de la déformation du *Dasein*. Erwin Strauss le considérait en ce sens comme « cécité de valeur (*Wertblindheit*) »³. En critiquant la thèse de Strauss⁴, Boss insistait sur le fait que les diverses formes de perversion expriment un rapport parti-

¹ *Ibid.* Nous soulignons.

² *Ibid.*, p. 311. C'est pour ces raisons que Richir considère, dans son travail le plus récent, le *cogito* cartésien comme une solution permettant d'éviter les délires et les folies, que ce soit, en fin de compte, illusoire ou en vain : « Il [*i.e.* le « néant »] ne prend un semblant de réalité que dans la fiction du Malin Génie comme de ce qui ne cesse de trouver ses ruses ou revers et à l'insu de la diastole, mais dont Descartes, ouvrant sans doute la jarre de Pandore avec une extraordinaire prudence, s'est donné le moyen en fait illusoire de le maîtriser en paraissant comme le sujet souverain qui l'imagine. *Manière bien raisonnable en effet*, et cela dit sans ironie, *d'échapper au délire* » (Marc Richir, « De la négativité en phénoménologie », *Annales de phénoménologie*, numéro 12, 2013, p. 99. Nous soulignons).

³ Erwin Strauss, *Geschehnis und Erlebnis. Zugleich eine historiologische Deutung des psychischen Traumas und der Renten-Neurose*, Berlin, Heidelberg, New York, Springer, [1930] 1978, p. 113.

⁴ Medard Boss, *Sinn und Gehalt der sexuellen Perversionen*, *op. cit.*, p. 132.

culier à autrui dans le monde : un « être l'un-avec-l'autre (*Miteinandersein*) »¹ au monde.

C'est dans ce cadre qu'il faut mesurer la portée de l'approche richirienne. Le *Bil-dobjekt* isolé, l'« habillage », le nivellement de la vie dans l'institution phallique et la mise en jeu du *Phantasieleib* permettent de mieux comprendre l'« être au monde » et l'« être l'un-avec-l'autre » propres au moment pervers.

Par ailleurs, en refusant la réduction du « pénis » maternel aux plans biologique (l'organe génital) et psychologique (la « négation » et la « reconnaissance »), son approche en fait un moment instituant (« institution phallique »). Les activités du pervers y sont « rabattues » dans la vie sexuelle. En outre, le moment de dissociation (*Spaltung*) propre au phénomène de perversion est abordé par Richir dans la perspective plus globale de sa phénoménalité. C'est pourquoi il s'agit bien pour lui d'une certaine *Spaltung* entre l'aspect créatif du *Phantasieleib* et l'« institution phallique » de la vie du sujet pervers.

Chez Richir le phénomène de perversion ne renvoie guère ni au problème de la dégénérescence de la conscience et du corps au sens phénoménologique ni à celui du pénis perçu comme existant par l'enfant. Le phénomène de perversion témoigne au contraire d'une certaine possibilité inhérente à la vie du sujet, à savoir celle consistant à se modifier *spontanément* pour éviter les conséquences les plus graves de la situation humaine. *La perversion est donc l'un des moments où, faisant face à la crise d'« effondrement », la vie du sujet, ses comportements et sa présence commencent à se réorganiser dans le cadre de la « pathologie transcendantale ».*

¹ *Ibid.*, p. 135.

